



Collectif des Allumés de la Plume

L'échappée belle

Un chien d'enfer, des étoiles après l'orage



Recueil de textes de 5 auteur-trice-s

Yvette Beublet, Cayetana Carrión, Tamara Frunza, Olivier Schneider-Depouhon
et Michel Vanden Bossche, avec la participation active de Geno Wefa.

Droits d'utilisation:

L'échappée belle du Collectif des Allumés de la Plume
est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition
selon les termes de la licence *Creative Commons* 2.0 Belgique:
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2025.

www.scriptalinea.org

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Editrice responsable: Isabelle De Vriendt

Siège social : Chaussée de Wavre 205 – 1050 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Si vous souhaitez rejoindre un collectif d'écrits,
contactez-nous via

www.scriptalinea.org

Quelques mots sur ScriptaLinea

Le recueil de textes *L'échappée belle* du Collectif des Allumés de la Plume a été réalisé dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un ou de plusieurs textes artistiques pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, et ce, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Chaque année en principe, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et les réflexions des un·e·s et des autres sur notre société. Ils reconnaissent dans les autres parcours d'écriture une approche similaire qui amène chaque collectif d'écrits à co-construire son parcours. Cette démarche, développée au niveau local, vise à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, et ce, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble, l'engagement et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de l'AISBL ScriptaLinea - en français «Collectifs d'écrits»



SCRIPTALINEA

Présentation du CAP

Le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) est né un soir de neige 2012, et a publié à ce jour neuf recueils de textes : *Courts-circuits* (2012), *La ville s'en-visage* (2013), *Mondes souterrains* (2014), *Par chemins* (2015), *La veilleuse* (2016), *Vires-tu réel ?* (2018), *Mort allumée* (2019), *Itinerrances* (2021), *Un temps plus loin* (2023).

Allumé ? Le Collectif le reste en dépit des aléas de notre monde contemporain, espace de débats et d'expériences humaines, où les personnalités se croisent, s'entrechoquent et se complètent.

Le Collectif s'est perdu de temps à autre dans le labyrinthe de la créativité, mais son regard lui a permis de garder le cap !

**Yvette Beublet, Cayetana Carrión, Tamara Frunza,
Olivier Schneider-Depouhon et Michel Vanden Bossche,
avec la participation active de Geno Wefa.
Membres du CAP en 2024 et 2025**

Collectifs d'écrits

Table des matières

Pour s'y retrouver

Éditorial		11
À la foire,	<i>Olivier Schneider-Depouhon</i>	13
Ô rages !,	<i>Cayetana Carrión</i>	19
Traversant les étoiles,	<i>Tamara Frunza</i>	25
Scènes d'écrans,	<i>Yvette Beublet</i>	29
Orage,	<i>Michel Vanden Bossche</i>	35
Les auteur·trice·s		40
Lieux parcourus		44
Remerciements		47

Éditorial

Ouvrez les portes de notre recueil et déambulez dans les allées de notre labyrinthe. Sous le regard de Calliope, vous découvrirez des femmes poussées au fond d'un tram par une phobie des chiens, un homme déboussolé parce que pris dans le tourbillon d'une incompréhensible fête foraine, des créatures rivées à leurs écrans et nanties du privilège d'intervenir ou pas dans ce qui s'y déroule. Au détour d'un croisement, vous trouverez aussi un homme muni de dons extraordinaires, véritable chamane qui ravit son entourage et aspire à monter jusqu'aux étoiles pour traverser leur espace. Sans oublier l'odeur, l'éclair, la couleur et leur pouvoir d'évocation qui dessinent un paysage qui vous est propre.

Lecteur, lectrice, il te reste à déambuler parmi ces récits que tu verras peut-être comme un archipel dont tu auras envie de relier les îles multiples, sans crainte d'un naufrage. Bonne lecture.

Le Collectif des Allumés de la Plume



Olivier Schneider-Depouhon

À la foire

Mythomane ! C'est le mot qui vient spontanément à la bouche de la plupart de ceux et celles auxquels je rapporte l'étrange aventure que j'ai vécue il y a quelque temps, au moment de la foire qui vient chaque année montrer ses fastes relatifs dans notre riante cité.

Vous connaissez le décor : stands bariolés, barbe à papa et pommes d'amour, senteurs vives, et un vacarme qu'au bout d'un moment on n'entend plus.

Je déambulais dans les allées de la foire. J'avais rendez-vous avec ma compagne Magda à 18 heures au pied de la grande roue, ce qui me laissait une heure à tuer. Je caressais d'un œil distrait les attractions et je suivais, pour me guider, mon seul instinct.

Au bout d'un moment me vint une sorte de vertige. Je ne savais plus, à certains instants, si j'avais déjà ou non emprunté telle ou telle allée. La foire n'était pas très étendue, j'avais la sensation de tourner en rond et j'en vins même à m'arrêter, un peu bousculé par la foule, pour tenter de m'orienter. Je me sentais déboussolé, moi qui vais d'ordinaire toujours de l'avant sans me poser beaucoup de questions.

Je pris une profonde inspiration et je repris ma route. Je voyais à peine, distrait, les gens que je croisais et qui me dépassaient, à l'exception des femmes dans leurs robes d'été. Celles-là attiraient mon regard par une sorte de magnétisme. Mon attention s'éveillait quelques secondes, puis je retombais engourdi dans le flot bruyant, insouciant, de la foule.

C'est chose étrange que la vue. L'ouïe, en comparaison, offre moins de mystère. Quand nous percevons un bruit, cela met en mouvement de petits osselets dans notre crâne, qui transmettent l'information à la zone adéquate du cerveau. Le toucher n'est pas plus mystérieux : des terminaisons nerveuses nous font connaître instantanément le lisse et le rêche, la douceur ou la douleur. Mais la vue ! On connaît bien l'anatomie de l'œil. On nous enseigne ce qu'il faut savoir sur la rétine, le cristallin, l'humeur aqueuse. On nous décrit le nerf optique, voie royale de la vision, la belle affaire ! Quel cinéaste, quel machiniste déploie-t-il l'écran blanc sur lequel apparaissent les images ? Nous ne sommes pas près, je crois, de le savoir.

Et comment se fait-il que, parfois, notre vision devient double, à croire que notre mécanisme visuel déraile ? Semblablement, pourquoi verse-t-on des larmes ?

Je quittai ces pensées et poursuivis mon chemin, dans l'odeur des beignets et l'agitation de la foule.

Tout en flânant, j'eus l'œil attiré par un stand de tir à l'arc. Je m'y essayai, je n'étais pas trop mauvais. Et me voilà de nouveau dans le flot apparemment intarissable de tous ceux qui déferlaient d'un bout à l'autre de la foire. Je boudai la grande roue : trop de hauteur me donne le vertige.

Je vis alors ce que j'appelle le train fantôme ou le train des horreurs. Le principe est simple : on prend place, seul ou à deux, dans une sorte de véhicule qui parcourt tout un circuit ponctué d'apparitions censées vous effrayer, depuis la sorcière ricanante jusqu'au squelette qui fait, pour vous donner la frousse, une effrénée danse de Saint-Guy. Rien de tout cela ne me fait peur mais il me vint l'envie de pousser la porte de cette attraction qui ne m'effrayait plus depuis mes dix ans. Je pourrais me gausser de tous ces spectres, prendre plaisir à ce petit voyage d'un mauvais goût admirable.

J'achetai un ticket. Le guichetier avait un double menton et un T-shirt constellé de taches. À l'intérieur, je pris place dans une des voitures et me préparai à passer un bon moment. Et j'attendis. J'attendis. J'attendis en sentant ma patience approcher de ses limites. Il n'y avait personne d'autre que moi : fallait-il que suffisamment de monde me rejoigne pour que l'aventure commence ? Je ne pouvais le croire.

Je criai « Il y a quelqu'un ? » mais je me doutais que je n'obtiendrais aucune réponse.

Je me levai pour me diriger vers la porte. J'espérais démêler un peu ce mystère du train immobilisé. Surprise, la porte était fermée. Je frappai plusieurs coups, en vain. Rien ne se produisit.

L'envie me passa de prendre du bon temps dans cette attraction. Pris d'une forte appréhension, je me posai deux questions : comment tout cela était-il arrivé, et surtout, comment me tirer de ce que je percevais maintenant comme un piège ?

Je fis quelques pas sur ma gauche, dans l'obscurité totale. « Noir de noir », pensais-je. Mon humeur, proche de la panique, était noire elle aussi. J'allumai mon smartphone pour faire un peu, un tout petit peu de lumière. Je continuai ma pérégrination dans cet espace hostile ou, pire encore, indifférent.

À un moment, tous mes sens se déployèrent en éventail. Je ne fus plus, tout à coup, que deux yeux qui allaient leur chemin dans l'obscurité. L'instant d'après, mon toucher tatonnait dans le vide tandis que mon oreille percevait une vibration bizarre. Mon odorat m'envoyait des signaux étranges, j'avais sur la langue le goût caractéristique de la bile. Mon cœur battait la breloque. Un frisson courait maintenant le long de mon échine. Je me mis à trembler, il me vint l'envie de vomir. Je claquais des dents.

Puis la lumière revint, et je vis que j'étais sous un dôme. Étrange pour le bâtiment dans lequel je me trouvais, mais cette lueur me faisait entrevoir la fin de cette petite aventure, cette excursion incompréhensible dans un monde qui semblait marcher sur la tête. Je me précipitai vers la porte : elle était toujours fermée.

Une musique se fit alors entendre, un air lent et qui me parut morose. Mais ce n'était pas le moment de m'improviser critique musical. Je m'assis sur le sol. Je me sentais comme une souris blanche enfermée dans un laboratoire, sous le regard d'un scientifique. J'oscillais intérieurement entre le désespoir et la conviction fugace que tout cela prendrait fin, à un moment ou à un autre. Je rebondissais entre les deux extrêmes.

Je pris ma tête entre mes mains. Jamais je ne m'étais trouvé dans pareille situation. Au-dehors, la foire devait se poursuivre, mais sans moi. Je me mis à voir même le cerveau comme un

canevas bizarre, un tissu emberlificoté dont les plis seraient les circonvolutions. Je me dis ensuite que j'étais dans un labyrinthe, c'est-à-dire un endroit dont il faut de la chance ou de l'obstination pour sortir. Mais je ne me sentais ni chanceux ni obstiné : juste seul dans un monde parallèle dépourvu de centre et de circonférence. Et s'il était bien question d'un labyrinthe, un Minotaure allait-il se dresser devant moi ? Et qui jouerait le rôle d'Ariane avec son fil pour conjurer le mauvais sort ?

Il y eut subitement un courant d'air et la porte s'ouvrit, à mon grand soulagement. Une foule de gens entra dans le bâtiment, joyeuse, insouciant, et je souhaitai à tout ce monde surexcité de ne pas connaître ma mésaventure. À ce moment, il y eut un grand fracas et, levant le nez, je vis qu'un trou circulaire se faisait dans le plafond. C'était comme un œil de cyclope dont le regard aurait scruté le fouillis des étoiles. Encore une bizarrerie mais je n'avais qu'une hâte : sortir, sortir et me mêler de nouveau à la foule qui piétinait les allées de la foire. Et retrouver Magda.

Je me dirigeai, comme convenu, vers la grande roue. Elle tournait comme une toupie. Et si Magda, ne me voyant pas arriver à l'heure prévue – mais quelle heure pouvait-il être ? – avait déserté les lieux ? C'était ma deuxième crainte pour cette soirée. Mais je la vis, elle regardait sa montre, et je m'attendis à subir des reproches pour mon retard. Me croirait-elle quand je lui raconterais l'infortune que j'avais eu à subir ? Je fus tenté de la lui cacher. Mais je savais que je ne pourrais pas garder le secret. Elle m'ouvrit les bras et là, devant les passants, nous nous embrassâmes à bouche que veux-tu.



Cayetana Carrión

Ô rages !

Mon ex-compagne ne supportait pas les chiens.

Elle en avait peur mais elle ne m'a jamais expliqué pourquoi. À chaque fois qu'elle en voyait un, elle piquait une véritable crise de nerfs qui s'exprimait, la plupart du temps, par des troubles totalement irrationnels et inattendus. Parfois, c'était de l'hydrophobie, comme un soir chez notre ami Michel V. qui venait d'acquérir un petit caniche tout blanc, tout moutonneux, tellement affectueux qu'il léchait tout le monde. Y compris, bien évidemment, ma femme. Depuis le coup de lèche fatal au niveau de la jambe gauche, ma compagne, frappée d'une révolusion profonde et indomptable, refusa obstinément de boire pendant toute la soirée. Il en fut de même le lendemain et même le surlendemain, au prétexte que tout liquide lui était devenu impossible à ingérer car ça lui faisait penser à la bave de chien. Et l'idée de cette gluance animale la répugnait. Conclusion, j'ai dû l'emmener aux urgences pour cause de déshydratation sévère.

D'autres fois, des hallucinations pouvaient la surprendre de manière tout à fait impromptue lorsqu'elle croisait un clébard, lors d'une promenade, par exemple. Soudain, elle en voyait partout, se mettait à hurler terrorisée, et perdait le contrôle de ses mouvements. On m'appelait, j'allais la chercher et, à la maison, je tentais de la calmer. Il arrivait, lorsqu'elle était totalement hors d'elle, comme prise d'un accès d'hystérie, qu'elle se mette à me



mordre la main. Je prenais mon mal en patience, me retenais de crier ou d'avoir un geste agressif pour l'écarter, conscient que tout cela arrivait malgré elle. Pourtant, la douleur était tellement forte que je hurlais. Cela semblait l'effrayer encore davantage. C'était sans fin. Heureusement, au bout d'un certain temps, elle finit par se calmer. La paix et la sérénité étaient revenues. Tout semblait être rentré dans une sorte d'ordre.

Un matin, alors que nous prenions le tram 81 pour aller travailler, une rafale de vent la surprit au moment où elle s'apprêtait à descendre à son arrêt. Elle recula, terrifiée, provoquant une obstruction qui empêcha pendant quelques très longues minutes la montée et la descente des passagers. Elle disait que des chats et des chiens tombaient du ciel. Pressés et énervés, les passagers forcèrent le passage, l'acculant contre un coin du tram. Tremblotante comme un chien apeuré, elle resta dans un coin du véhicule jusqu'à la fin du trajet. Je ne pus la calmer.

Quand nous fûmes arrivés au terminus, je descendis. Malgré mes gestes l'invitant à descendre à son tour, elle resta sur place. Le conducteur et moi-même lui rappelâmes que c'était le dernier arrêt, mais rien n'y fit. J'avais essayé par tous les moyens de la faire sortir : d'abord par des mots doux, compréhensifs et bienveillants, ensuite par la persuasion. Puis ce furent les menaces. Mais ce fut vain. Elle resta assise contre une fenêtre. Son regard blanc se perdait dans le lointain, entre les nuages. On aurait dit qu'elle s'était déconnectée du monde. Agacé, le conducteur se leva à son tour et exigea qu'elle quitte le véhicule. Elle refusa. Mordicus.

Les heures s'écoulèrent, puis les jours et les mois. Depuis l'épisode de la rafale de vent, elle n'avait plus quitté le tram. Elle développa même une aérophobie qui ne s'atténuait pas : désormais, c'était le simple air extérieur qui lui posait problème et qui justifiait son refus de sortir du tram. Les chiens, expliquait-elle avec un sens aigu de la conviction, ont un air cynique qui imprègne l'atmosphère, rendant toute chose monstrueuse et effrayante. « Regarde les nuages... », disait-elle d'un ton qui s'effilochoit avec son regard hagard.

Que se passait-il dans les méandres de son cerveau troublé ?

Je la voyais tous les jours, lors de mes déplacements en 81. Y compris le week-end. Au début, je me mettais à côté d'elle et lui parlais calmement, tentant de la rassurer dans l'espoir de la ramener à nous, à la vie. Mais elle me recevait toujours avec la gestuelle de l'effroi, comme si elle avait vu un de ces chiens qu'elle craignait tant... ou peut-être même un terrifiant lycan ?

Sa peur des chiens, puis du vent, s'était transformée en terreur à mon égard. C'était une évidence qui n'échappait pas aux passagers qui me lançaient des regards obliques, pleins de reproches. J'avais observé que, régulièrement, on lui donnait un petit quelque chose à manger, une boisson chaude et même des douceurs à grignoter. Tout se passait comme si les voyageurs, pris de compassion ou souhaitant se sentir utiles ou moins coupables, tentaient de la protéger. Parce que, à force de la voir faire corps avec le tram, ils avaient certainement conclu que c'était devenu son domicile, son extension, et que c'était une attitude égoïste de ma part que de vouloir l'obliger à rentrer chez nous, dans l'ordre des choses. Il arrivait aussi que certains lui proposent un peu de musique... Cela égayait étrangement le voyage. Une brève

conversation s'entamait, le temps d'un ou de deux arrêts, entre mon ex-compagne et l'une ou l'autre passager·ère. J'observais comment elle se forgeait, contre toute attente, une vie sociale qui lui donnait – et me donnait ! – l'impression que son isolement était une illusion, une sorte de trompe-l'œil. Je ne savais plus de quel côté je me trouvais : celui de sa folie ou de la mienne ?

Le tram de cette longue ligne de près de 3 km, reliant Montgomery à Marius Renard à Anderlecht, était de plus en plus saturé de gens. Tout le monde y montait mais peu en descendaient. Il semblait étrangement habité par ses usagers. Je dis « habité » dans le sens de « investir de l'intérieur », « faire corps ». Au milieu de la masse de gens qui se tenaient comme ils pouvaient, il n'était plus possible de se frayer un chemin et encore moins de retrouver ma femme. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin, trouver une perle dans l'océan, ou son chemin dans le désert. Mais je ne me décourageais pas... pas encore. Obsédé par ma nouvelle mission – retrouver ma femme et la convaincre de rentrer à la maison –, je m'armais de patience.

Pardon madame... s'il vous plait, monsieur... excusez-moi... Je me faufilais à gauche, puis à droite, encore à droite... Chacun était dressé comme le mur d'un labyrinthe infini qui me murmurait à l'oreille de partir, de lâcher cette pauvre femme, de rentrer chez moi.

Enfin... j'y étais presque. Me voyant surgir, les bras tendus vers elle, au milieu de la foule accrochée aux mains courantes, ma femme se mit à hurler, plus hystérique que jamais.

* * *

Au fil du temps, mes voyages dans le tram 81 s'espacèrent. Je ne le prenais plus que lorsque j'avais besoin de me rendre à un lieu précis. Il était toujours aussi bondé. Je me perdais, sans trop résister, dans la masse des voyageuses, leur corps envahissant, leurs regards effrayants, pleins de reproches. Un sentiment d'angoisse, d'enfermement, s'emparait de moi, comme si je craignais de ne plus trouver la sortie... à défaut d'avoir pu retrouver ma femme. Et c'était ainsi à chaque fois. J'avais fini par ne plus chercher à la retrouver. Je disparus progressivement de sa vue, perdu dans le labyrinthe des passagers amassés comme dans une boîte de sardines.

Depuis que j'ai déménagé, je n'ai plus eu besoin de prendre le tram 81, et je ne l'ai plus jamais revue... Bien sûr, je ne peux pas dire que cette détestation des chiens était la cause principale de notre séparation. J'avais comme un pressentiment qu'il y avait autre chose.

Je découvris bien plus tard, à l'occasion d'une conversation avec mon ami Michel V, qu'il y avait bien eu autre chose: Cyon, me dit-il d'un ton grave, ta femme avait la rage contre toi. Tu as certainement dû mordre une corde sensible...





Tamara Frunza

Traversant les étoiles

Une visite inopinée dans la région minière à Charleroi fut une révélation pour moi. L'histoire parle d'une famille italienne installée et déterminée d'y rester, les yeux pointés vers un avenir brillant et motivée d'espoir.

L'aventure avait pris naissance dans le temps et dans l'espace sous le regard des curieux, impatients de la découvrir.

Le ciel de la région de Charleroi était accueillant, sans frontières. Tout le monde qui aimait ces lieux, ces terres, y était le bienvenu.

Issu d'une famille nombreuse d'immigrés italiens, Rio aspirait corps et âme à un changement, à une vie meilleure, à abandonner la précarité du milieu de sa famille.

Sa vision de la vie : avancer à tout prix vers l'avenir et atteindre l'apogée.

Le quotidien de ses parents se déroulait avec des hauts et des bas, pas facile de voir l'autre bout du tunnel, la raison de leur arrivée en Belgique. Une opportunité de travailler à la mine pour subvenir aux besoins et aux études des enfants, pour mener une vie décente. Rio avait encore deux frères, sa famille avait du mal à nouer les deux bouts chaque mois.

La seule solution était de continuer à bosser dans les mines de charbon, un travail dur mais garanti en cette période des années cinquante. La migration des Italiens vers les mines se faisait en masse. La Belgique avait besoin de main-d'œuvre bon marché. Entre l'une et l'autre, le marché était conclu.

Les jours s'écoulaient sans les compter, avec la sobriété reflétée par les profondeurs de la mine démontrant un travail pesant.

Seul le ciel pouvait adoucir leur week-end le temps d'une détente.

D'autres membres de la famille travaillaient aussi, dans un resto du village. À Marcinelle, Rio, doté d'un talent artistique, visualisait l'avenir et sortait, du labyrinthe de son cerveau, des séquences de voyant ! Impressionnant pour les amis et les habitants entraînés dans un univers spécial qui lui allait comme un gant. Lire dans les pensées de ses clients.

Aux petites fêtes autour d'un feu de bois, Rio enchantait son entourage, il jouait à la guitare, les yeux pointés vers les étoiles. On aurait cru qu'il n'arrêtait pas de les compter et de faire de la poésie.

Avec son âme sensible, il chantait ses secrets accumulés dans un dédale de pensées.

Son idéal se révélait en cherchant à remonter d'un cran sa vie vers l'avenir et sortir de la précarité, à avancer sur toutes les marches sociales et devenir même une étoile.

La nouvelle vie en Belgique le détermina à prendre les devants, car l'autre face de l'avenir était différente. Son don de voyant lui parlait en silence.

Le temps s'écoulait en douceur et Rio n'abandonna jamais le sentiment de se sentir dans la peau d'un personnage à part.

Chamane dans l'âme, il nouait des amitiés auprès de villageois pendant les soirées estivales, sous un feu ardent, en regardant la boule magique en cristal. Impatients, les amis de Rio attendaient, le souffle coupé, la prédiction d'un avenir particulier.

Ses yeux pétillaient, sa voix éclatait en chanson. Rio développait le rire sur ses rêves de croquer la vie à pleines dents. C'était sa manière d'envisager un mode de vie différent de celui d'avant, celui vécu avec ses parents.

Les barrières du passé se levaient au fur à mesure du temps, et les circonstances le lui permettaient.

De nouvelles étapes allaient suivre sur les pas de l'imprévisible, permettant de déposer sa valise sur un air de liberté passant sous les étoiles.



Yvette Beublet

Scènes d'écrans

Jour après jour, depuis la nuit des temps, Malicia, ange noir, et l'immaculé Clément, prennent le relais dans le studio où clignotent un cercle d'écrans multiples. À l'aube, Malicia arrive, la chevelure brune emmêlée, les yeux embrumés. Clément est prêt à l'action, les cheveux blonds bien coiffés, la courte barbe rafraîchie. Longiligne dans une tenue noire, Malicia s'assoit dans le fauteuil à roulettes, glisse d'un écran à l'autre. La météo grise annonce du soleil pour l'après-midi.

Malicia s'arrête devant une scène où, dans la cuisine, un couple s'empoigne. Une estafilade barre la joue de l'homme.

- Regarde, Clément. Tu refusais de me croire quand je te disais qu'elle lui voulait du mal.
- Tu exagères, Malicia. Comme d'habitude, ils vont se réconcilier sur l'oreiller.

Clément pianote sur le clavier d'un autre écran. Au travers d'un miroir de salle de bain, un homme frictionne des joues grisonnantes. Les yeux cernés, il soliloque.

Je suis devenu invisible. Je n'ai plus qu'à disparaître tout à fait.

Clément se tourne vers Malicia.



- On intervient ?
- La situation n'est pas grave, je parie qu'il va se rater.

Elle fait une pirouette avec son fauteuil.

- Viens voir ici.

S'encadre un prétoire aux lambris patinés. Une femme, toge noire, jabot blanc, déclame avec des effets de manche :

- Même dans les cas de grande trahison, personne ne doit être condamné à mort.

Un homme, même tenue, stature imposante, lui fait face.

- Nous sommes nombreux à penser que la peine de mort doit être réintroduite.

Clément se renverse sur son siège, fixe Malicia.

- Qu'en penses-tu ?
- Je me fiche de tous ces pédants !

Il se gratte le crâne.

- Le sujet est important.
- Tu crois encore dans le progrès humain ?

Malicia change de scène. Dans un commissariat aux murs beiges, devant un flic avachi sur son siège, une fille, échevelée, hoquète.

- Je n'ai pas bu. Je me suis fait violer, j'ai peur, je me sens sale.

Malicia se tourne vers Clément.

- Pour ça, que fait-on ?

Clément se triture les doigts.

- On demande au Patron.
- Pas besoin du patron, on peut régler ça sans lui.

Dans l'écran, le téléphone du flic sonne, il décroche.

- Officier Demitelar, j'écoute.
- Madame Malicia Ange à l'appareil.
- À qui ai-je l'honneur ?
- Votre nouvelle juge. J'ai des questions à vous poser.

À côté de Malicia, Clément déglutit. Il pose la main sur son bras, elle le repousse, fait un clin d'œil.

Le flic desserre sa cravate.

- Comment puis-je vous aider ?
- Vous avez une jeune femme devant vous, comment s'appelle-t-elle ?
- Euh...
- Comment, vous n'avez pas pris sa déposition ?
- C'est que...
- Alors, que ça saute ou j'en réfère à vos supérieurs.
- Très bien, madame le juge, tout de suite.
- Je compte sur vous pour que ce soit fait dans les règles.

Malicia raccroche. Le flic s'éponge le front. Malicia se bascule sur son fauteuil.

– Voilà le travail !

Malicia retourne devant la scène du matin. Elle éclate de rire. Clément accourt. Dans le salon, le type est bâillonné, ligoté sur une chaise. Face à lui, la femme est vautrée dans le divan, un verre de vin en main.

– Tu as raison, Malicia, elle lui veut du mal.

Elle fait signe à Clément de se taire. La femme pose le verre sur la table basse, y prend des ciseaux. Elle se redresse face à l'homme.

– Je souhaite qu'un jour, tu chiales autant que j'ai chialé.

La femme découpe les vêtements de l'homme. Il se débat. Presque nu, il se tortille comme un ver. La femme rit.

– Tu n'avais pas rendez-vous avec Arlette ? Je lui laisse un message lui disant que tu l'attends ici. Moi, je sors danser.

Malicia éteint l'écran.

– Pas besoin d'intervenir, ils se débrouillent sans nous.

Le ciel s'assombrit. Malicia s'étire. C'est au tour de la relève.



Michel Vanden Bossche

Orage

Une goutte perdue s'est posée sur tes cils.

Cette goutte semble les ingérer un à un pour se glisser vers le sol, mais reste là suspendue.

Ta paupière, dans un battement instinctif, envoie valdinguer la goutte qui touche le sol et disparaît, absorbée par la poussière.

Ta peau s'est irisée sous les vestiges de la goutte, touchée par les rayons furtifs du soleil, qui s'éclipse derrière les cumulonimbus.

Une deuxième goutte frôle ton nez, une troisième s'écrase sur ton crâne.

Le vent soulève tes cheveux, et ceux-ci m'effleurent, tandis que les gouttes, toujours plus nombreuses, nous martèlent en douceur.

Les yeux fermés, tu tournes la tête, face au vent, tes lèvres gouttent la sueur des nuages, ton menton pointe vers le ciel, ta poitrine se soulève pour inspirer l'air encore chaud, capter cette odeur piquante d'ozone.

Sous le poids des gouttes, tes cheveux sont retombés, des rivières se forment sur le pays de ton visage.

Ta main serre mon épaule, ton rire retentit, et ta voix hurle aux éléments qui se déchainent : Que la vie est belle !

Questions

L'auteur espère que ce texte vous a plu.

Sans retourner à celui-ci, prenez le temps de répondre aux questions ci-dessous.

- Pouvez-vous décrire brièvement les deux protagonistes (âge, genre, morphologie, habillement, couleur des cheveux...) ?
- Quelle est leur relation ?
- Dans quel lieu se déroule le récit ?

Vérification

Relisez le texte et comparez-le à vos réponses.

Avez-vous trouvé des différences ? Si oui, quelles sont-elles et comment les expliquez-vous ?

Clarification

Dans ce récit, il n'y a volontairement aucune description physique des personnages, de leur relation ou du lieu où il se déroule.

Tout cela reste ouvert à l'interprétation du lecteur. Cette ambiguïté permet à chacun de s'immerger dans la scène et d'imaginer les personnages selon ses propres perceptions et expériences.

Variations

Relisez le texte en utilisant l'une ou l'autre des phrases introductives suivantes :

1. Devant l'entrée de leur grotte, Orak et Groar, leurs lances plantées dans le sol, observent les antilopes s'enfuir.
2. Sur son destrier, Enguerrand, sa lame encore souillée du sang du dragon, serre tendrement Elinor.
3. La rizière s'étend à perte de vue. Wei range ses outils tandis que sa sœur, Lia, lisse les pans de sa robe bleue.
4. Les arbres du boulevard tracent une ligne verte qui tranche avec le béton du trottoir. Maurice et Pierre se font face, les mains jointes, leurs regards s'entremêlent.
5. À l'orée de la forêt, Castor, le foulard de travers, et Lynx, son chapeau amidonné, ne savent plus avec certitude où se trouve leur camp.
6. Sur le *rooftop* de leur entreprise, Kenji et Hiroshi, le costume impeccable, célèbrent la réussite de leur OPA et contemplent la ville en contrebas.
7. Ceinturés d'échafaudages, William, compagnon-bâisseur, et Thomas, son apprenti, se tiennent au centre de la cathédrale dont le toit encore absent laisse les vents s'engouffrer.

Avez-vous réalisé qu'aucune de ces phrases introductrices ne vous dit qui est le narrateur ?

Conclusions

Notre regard peut aisément nous perdre face à une situation.

Il n'est jamais neutre. Il projette, dans tout récit, une part de nous-mêmes. C'est d'ailleurs ce qui fait la magie de la littérature.

Tout ce que nous imaginons des personnages, de leurs relations et du décor est exclusivement de notre fait et non de celui de l'auteur.

Par extension, nous pouvons nous demander combien de fois nous nous perdons dans les dédales de notre regard, forgé par nos expériences, nos préjugés, notre culture, notre spiritualité... tout en pensant avoir un regard neutre sur la situation.

Pouvons-nous faire confiance aux informations que nous avons reçues, aux faits que nous avons vécus ?

Être conscient de ses propres biais est difficile, mais essentiel.

Les auteur·trice·s

Mais qui sont-elles ? Et qui sont-ils ?

Yvette Beublet

Plasticienne tous matériaux, Yvette s'est approprié l'écriture pour le plaisir de façonner les mots. Lectrice boulimique et hétéroclite, la curiosité la mène à explorer tous les domaines d'activités.

Cayetana Carrión

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, Cayetana s'empare de sa plume de hibou et se met à écrire sur le dos du ciel des petits contes peuplés d'étoiles de mer et de tigres endormis dans une goutte d'eau, d'oiseaux de plomb transportant des feuilles mortes dont chaque nervure trace l'étrange destin d'hommes et de femmes sortis d'un rêve.

Tamara Frunza

Née dans le cœur des Carpates (Roumanie), Tamara est venue au monde poétique sur les traces de son père, écrivain et poète. La poésie est sa passion, en lecture publique le plus souvent possible. On trouve certains de ses textes de poésie et de prose en publications avec le Collectif des Allumés de la Plume, textes basés sur des thèmes sociétaux. Participation, sur Radio Air Libre, à des émissions de « Des livres pour dire » de ScriptaLinea et à des émissions « Les rencontres littéraires sur Radio Air Libre », avec Guy Stuckens ; à des émissions « Cinéma vidéo d'urgence »

à la RTBF-ZIN TV axées sur des thèmes d'actualité sociale. Ses textes en prose sont publiés sous le nom de Tamara Frunza. Tamara signe sa poésie du pseudonyme Taya Léon.

Partante, son âme sur ses ailes survole dans la direction du vent chantant les cités bien-aimées de Friedrich von Schiller, « La fantaisie est le symbole d'un éternel printemps ».

Geno Wefa

Entre Terre et Mer. Geno en Mer : elle voyagerait vers des contrées peut-être encore inconnues, vers des mondes tout neufs. Geno sur Terre : elle voyage parmi le monde et les expériences.

Écrire ne serait-il pas être notre propre témoin ? Et à notre niveau, le témoin de notre époque ?

Olivier Schneider-Depouhon

Olivier, né à Charleroi dans les années cinquante du siècle précédent, est un intermittent de l'écriture. Chez lui, les livres ne sont jamais loin, livres lus, aimés, partagés. Demandez-lui s'il est né dans une bibliothèque, il vous répondra que c'est peu probable mais sans doute pas très éloigné de la réalité.

Michel Vanden Bossche

Michel aime rencontrer et échanger avec d'autres écrivain·e·s. Il apprécie également d'avoir d'autres regards sur ses textes.

Homme de contrastes : cartésien qui croit à l'irrationnel, professionnel à l'humour débridé, une pile énergétique généralement calme au fond de lui, fougueux doté d'une grande douceur, adulte responsable toujours adolescent, planificateur aimant l'imprévu, anticonformiste raisonnable, timide et extraverti, direct et diplomate.

Un modèle de cohérence !

Lieux parcourus

Tous les espaces qui ont accueilli le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

ScriptaLinea - Ixelles

www.scriptalinea.org

ScriptaLinea - en français « Collectifs d'écrits » se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-littéraire. L'association allie la promotion des lettres et l'engagement collectif à travers le soutien de dynamiques individuelles d'écriture. Elle les inscrit dans le projet collectif de transmettre une perception plurielle du monde qui nous entoure, par l'écriture et dans une démarche inclusive, constructive et citoyenne.

Siloé Centre C.O.M.E.T.E AMO - Bruxelles-Ville

www.centrecometeamo.be

Siloé Centre C.O.M.E.T.E AMO (Action en Milieu Ouvert) a ouvert ses portes le 1er juin 1987 dans le quartier Anneessens. C'est un lieu d'accueil, d'écoute, d'information, d'orientation, de soutien et d'accompagnement pour les jeunes et leur famille. Sa zone d'intervention s'étend au quartier de la Senne, à l'ouest du pentagone central de la ville de Bruxelles. L'association y est devenue, au fil du temps, une réelle référence pour un grand nombre de jeunes et de familles du quartier, ou qui ont quitté le quartier, mais pour lesquels elle reste une référence positive à travers les générations. De même, l'AMO est un repère pour les autres services qui sont implantés dans le quartier.

Radio Air Libre - Forest

www.radioairlibre.net

Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique et commercial. Elle est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles.

Le Centre culturel d'Uccle

www.ccu.be

Le Centre culturel d'Uccle est un lieu emblématique. Avec une programmation riche et diversifiée, il propose des spectacles, expositions et ateliers pour tous les âges et tous les goûts. Que vous soyez amateur·trice de théâtre, musique, danse ou arts visuels, vous y trouverez de quoi éveiller votre curiosité et enrichir votre esprit. Il nous a accueilli·e·s avec plaisir et enthousiasme.

La Maison de Quartier Malibran - Ixelles

www.ixelles.be/site/88-maison-de-quartier-malibran

La Maison de quartier Malibran, régie par le service Solidarité de la Commune d'Ixelles, est née du Contrat de Quartier Malibran. Elle est un espace socio-culturel, mettant des salles à disposition du public, devenant de la sorte un lieu de cours, d'ateliers, de réunions, de rencontre, d'exposition... En outre, elle a pour ambition de s'inscrire dans la vie ixelloise, en développant divers projets touchant à la solidarité, la convivialité et la cohésion sociale.



Remerciements

Le Collectif des Allumés de la Plume remercie tous les lieux qui l'ont accueilli, tout particulièrement l'AMO C.O.M.E.T.E, pour la confiance et l'accueil chaleureux qu'elle lui a réservé tout au long de son dixième parcours.

Le Collectif des Allumés de la Plume tient à remercier chaleureusement Olivier Schneider-Depouhon pour l'illustration de plusieurs textes du recueil.

Un tout grand merci à l'aisbl ScriptaLinea pour son soutien indéfectible.

Le Collectif des Allumés de la Plume remercie tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce recueil.

Le Collectif des Allumés de la Plume et l'aisbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Jean-Paul Mathelot, Emeline Roelandt et Véronique Lardo pour leur relecture avisée du recueil et de la maquette, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour le graphisme et la mise en page du recueil de textes.

ScriptaLinea remercie la Fédération Wallonie-Bruxelles, la Commission communautaire française et la Commune d'Ixelles, son Bourgmestre, Monsieur Romain De Reusme, son échevine de la Solidarité, Madame Nevruz Unal, son échevin de la Culture, Monsieur Gautier Calomne, et leurs services respectifs, ainsi que l'ensemble des membres du Conseil communal de la Commune d'Ixelles pour leur soutien financier dans la réalisation de ce projet. Des extraits du recueil *L'échappée belle* ont été partagés sur Radio Air Libre (Région de Bruxelles-Capitale) dans l'émission « Des Livres pour dire » de ScriptaLinea du 15 mai 2025¹.

L'échappée belle a été présenté le 28 septembre 2025 à la Maison de Quartier Malibran, à Ixelles (Région de Bruxelles-Capitale).

¹ <https://radioairlibre.net/emissions/des-livres-pour-dire/170-lechappee-belle-du-collectif-des-allumes-de-la-plume/>



Collectifs d'écrits
ÉCRIRE ENSEMBLE
POUR LE BIEN COMMUN !

Projet réalisé avec le soutien
de Monsieur R. De Reusme, Bourgmestre,
de Madame N. Unal, Échevine de la Solidarité,
de Monsieur G. Calomne, Échevin de la Culture,
et des membres du Conseil communal de la Commune d'Ixelles,
de la Commission communautaire française
et de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.

L'illustration de la couverture est une création originale
des membres du Collectif des Allumés de la Plume.

Les illustrations des pages 12, 18, 24 et 28 sont d'Olivier Schneider-Depouhon.

L'illustration de la page 34 est de Michel Vanden Bossche.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptalinea.org

Pour tout don à l'aisbl ScriptaLinea :

IBAN BE42 5230 8059 5254/BIC TRIOBEBB (Triodos)